

LES CHEMINS DE LA CATABASE

Paysages des dieux, paysages des hommes

La descente aux Enfers est l'un des lieux communs de la littérature antique qui met en scène plusieurs de ses héros favoris d'Ulysse à Orphée, mais aussi Dionysos et Héraclès. Ces récits littéraires sont l'occasion de décrire des environnements catabatiques qui voient descendre les héros jusqu'aux demeures souterraines d'Aïdoneus, au seuil desquels nous les quitterons. Il conviendra en effet de distinguer les paysages de la descente d'avec les Enfers eux-mêmes, bien que la frontière soit ténue et que l'écho des régions infernales se retrouve dans les paysages terrestres. La richesse de ces environnements qui ouvrent et encadrent les chemins de la descente, est brossée dans les tableaux peints par les sources littéraires principalement, mais est aussi donnée à voir par la nature elle-même, puisque ces paysages du mythe, quoique construction de l'esprit, trouvent leur origine dans une connaissance autoptique de certains lieux évocateurs de la géographie du monde grec. Ces derniers servent de cadre naturel à plusieurs sanctuaires parmi lesquels on peut citer Delphes et Lébadée. Ils appartiennent ainsi à un quotidien et à un imaginaire collectifs qui s'inspirent mutuellement, oscillant entre l'évocation et l'imprégnation. Ils sont reconnus ou construits à partir d'une combinaison d'éléments normatifs qui structure une symbolique. Dès lors, la puissance évocatrice de ces paysages, qu'ils soient fictifs ou réels, permet la mise en rapport de deux plans d'existence différents, parfois le passage de l'un à l'autre, ou plus simplement le contact avec la Terre-Mère. C'est en effet un chemin tout autant qu'une épreuve qui s'inscrit en creux dans ces tableaux où les notions de seuil, de progression, de repères et de la perte de ces mêmes repères sont exprimées. Ces paysages assurent le déplacement vers le bas, accompagnent le lecteur sur les pas des héros tout autant que le fidèle au cours de la cérémonie.

Dans le deuxième volume de ses *Argonautiques*, Apollonios de Rhodes relate la relâche de la nef Argo auprès du cap Achéruse, dans le port d'Héraclée du Pont. Il nous offre à cette occasion l'une des plus belles peintures d'un paysage catabatique, qui servira de point de départ à notre propos :

Ἦμος δὲ τρίτατον φάος ἤλυθε, δὴ τότε ἔπειτα
 ἀκραεὶ Ζεφύρῳ νῆσον λίπον αἰπήσσαν.
 Ἔνθεν δ' ἀντιπέριον ποταμοῦ στόμα Σαγγαρίοιο
 καὶ Μαριανδυνῶν ἀνδρῶν ἐριθηλέα γαῖαν
 ἠδὲ Λύκοιο ῥέεθρα καὶ Ἀνθεμοεισίδα λίμνην
 δερκόμενοι παρήμειβον· ὑπὸ πνοιῇ δὲ κάλωες
 ὄπλα τε νῆα πάντα τινάσσετο νισομένοισιν.
 Ἦῶθεν δ' ἀνέμοιο διὰ κνέφας εὐνηθέντος,
 ἀσπασίως ἄκρης Ἀχερουσίδος ὄρμον ἴκοντο.
 Ἦ μὲν τε κρημνοῖσιν ἀνίσχεται ἠλιβάτοισιν,
 εἰς ἄλλα δερκομένη Βιθυνίδα· τῆ δ' ὑπὸ πέτραι
 λισσάδες ἐρρίζωνται ἀλίβροχοι, ἀμφὶ δὲ τῆσιν
 κῦμα κυλινδόμενον μεγάλα βρέμει· αὐτὰρ ὑπερθεν
 ἀμφιλαφεῖς πλατάνιστοι ἐπ' ἀκροτάτη πεφύασιν.
 Ἐκ δ' αὐτῆς εἴσω κατακέκλιται ἠπειρόν δε
 κοίλη ὑπαιθα νάπη, ἴνα τε σπέος ἔστ' Αἶδαο
 ὕλη καὶ πέτρῃσιν ἐπηρεφές, ἔνθεν αὐτμῆ
 πηγυλῖς, ὀκρυόεντος ἀναπνείουσα μυχοῖο
 συνεχές, ἀργινόεσσαν ἀεὶ περιτέτροφε πάχνην,
 ἧ τε μεσημβριόωντος ἰαίνεται ἡελίοιο.
 Σιγῇ δ' οὐ ποτε τήνδε κατὰ βλοσυρήν ἔχει ἄκρην,
 ἀλλ' ἄμυδις πόντοιο θ' ὑπὸ στένει ἠχίηεντος
 φύλλων τε πνοιῆσι τινασσομένων μυχήησιν.
 Ἔνθα δὲ καὶ προχοαὶ ποταμοῦ Ἀχέροντος ἔασιν,
 ὅς τε δι᾽ ἄκρης ἀνερεύγεται εἰς ἄλλα βάλλων
 Ἠοίην, κοίλη δὲ φάραγξ κατάγει μιν ἄνωθεν·
 τὸν μὲν ἐν ὀπιγόνοισι Σωωναύτην ὀνόμηναν
 Νισαῖοι Μεγαρήες, ὅτε νάσσεσθαι ἔμελλον
 γῆν Μαριανδυνῶν – δὴ γάρ σφεας ἐξεσάωσεν
 αὐτῆσιν νήεσσι, κακῇ χρίμψαντας ἀέλλη –
 τῆ ρ' οἱ γ' αὐτίκα νηὶ δι᾽ Ἀχερουσίδος ἄκρης
 εἰσωποί, ἀνέμοιο νέον λήγοντος, ἔκελσαν.

Quand arriva le troisième jour, poussés par un violent Zéphyr, ils quittèrent l'île escarpée. Au-delà, sur la côte en face, l'embouchure du fleuve Sangarios, la terre fertile des Mariandynes, puis le cours du Lycos et le lac Anthémoeisis étaient en vue, puis dépassés. Par la force du vent, les drisses et tous les agrès du navire étaient secoués dans leur course. Au matin, le vent étant tombé pendant la nuit, ils arrivèrent avec joie au port du cap de l'Achéron. Ce cap se dresse avec des falaises à pic et regarde vers la mer de Bithynie ; à son pied sont enracinés des rochers nus, baignés par la mer, autour desquels le flot roule avec un terrible fracas ; en haut, de larges platanes poussent sur sa cime la plus élevée. Du cap descend vers l'intérieur, en direction de la plaine, un vallon creux, situé en contrebas ; là se trouve la caverne d'Hadès couverte de bois et de rochers : il en sort un souffle glacial qui, s'exhalant continuellement de ses profondeurs effrayantes, ne cesse de déposer aux alentours des cristaux de givre éclatants de blancheur que seul le soleil de midi parvient à amollir. Le silence jamais ne règne sur ce cap terrible : on y entend à la fois gémir la mer retentissante et les feuilles

qu'agitent les vents sortis de la caverne. Là est le cours du fleuve Achéron, qui gronde en traversant le promontoire pour aller se jeter dans la Mer Orientale ; il dévale du sommet par un ravin profond. Dans les jeunes générations, il fut nommé Soûnautès (Salut des marins) par les Mégariens de Nisaia au moment où ils allaient s'établir dans le pays des Mariandynes, car, pris dans une mauvaise tempête, il les avait sauvés avec leurs vaisseaux. C'est là qu'ils firent entrer aussitôt leurs navires à travers le cap de l'Achéron, comme le vent venait de tomber, et qu'ils abordèrent ¹.

Apollonios de Rhodes dresse le tableau d'un paysage complexe et changeant où la mer agit au premier plan, notamment dans son opposition aux falaises du cap et aux rochers. On retrouve dans cette description nombre d'occurrences propres aux lieux de descente et de passage : l'évocation du froid glacial associé aux ténèbres d'une profonde gorge, l'ancre et l'obscurité imposée par l'ombre de la forêt, le souffle du vent terrible et violent. La toponymie, enfin, préfigure les mondes infernaux.

Cette peinture est complétée par le récit que fait Ovide de la lutte entre Héraclès et Cerbère qui suit la descente :

[...] *specus est tenebroso caecus hiatu,
est uia decliuis, per quam Tiryntius heros
restantem contraque diem radiosque micantes
obliquantem oculos nexis adamante catenis
Cerberon abstraxit ; rabida qui concitus ira
impleuit pariter ternis latratibus auras
et sparsit uirides spumis albenibus agros.
Has concreasse putant nactasque alimenta feracis
fecundique soli uires cepisse nocendi ;
quae quia nascuntur dura uiuacia caute,
agrestes aconita uocant [...].*

Il est une caverne dont d'épaisses ténèbres obscurcissent l'entrée et une route en pente par où le héros de Tirynte, malgré la résistance de Cerbère, qui, en rencontrant les rayons éclatants du jour, détournait obliquement ses regards, le traîna dehors avec une chaîne aux anneaux d'acier ; excité par une colère furieuse, le monstre fit retentir les airs de ses triples aboiements à la fois et répandit sur la verdure des champs des gouttes d'écume toutes blanches ; elles épaissirent, croit-on, et, trouvant un aliment dans le sol riche et fécond, y développèrent leur vertu funeste ; de là les plantes vigoureuses qui, parce qu'elles poussent sur de durs rochers, ont reçu des paysans le nom d'aconits ².

1. Ap. Rhod., *Arg.*, II, 720-751 (texte établi et commenté par Fr. VIAN, traduit par E. DELAGE, Paris, CUF, 1974 ; voir notamment la notice aux pages 156-163). Cette longue description est précédée d'une courte mention : *Arg.*, II, 351-359.

2. Ov., *Mét.*, VII, 409-419 (texte établi traduit et commenté par G. LAFAYE, Paris, CUF, 2008).

Ces éléments caractéristiques du paysage héracléote (caverne, forêt, obscurité, cap, vallon, etc.) sont traditionnellement repris par les autres littérateurs. C'est le gouffre de deux stades (τὸ βάθος πλέον ἢ ἐπὶ δύο στάδια) de Xénophon³, la *specus Acherusia* de Pline et de Pomponius Mella⁴, mentionnée à son tour par Ammien Marcellin qui précise que le *specus* est également appelé *Mychopontion* (*Vltra haec loca Acherusium specus est, quod accolae Μυχοπόντιον appellant*)⁵. À son tour Solin évoquera la caverne de l'Achéron⁶.

L'environnement maritime / côtier et son lot d'éléments normatifs est également celui d'un autre lieu de la descente héroïque : le cap Ténare. Strabon reprend dans sa description du lieu l'image du promontoire saillant entouré par la mer, battu par les flots et dans lequel, près d'un bois, s'ouvre un passage (ἄντρον) en direction de l'autre monde, emprunté par Héraclès⁷ ; c'est la γθόνιον Αἶδα στόμα de Pindare et d'Apollodore, par laquelle Sénèque fera descendre son *Hercule furieux*⁸. C'est cette voie également qu'empruntera Orphée sous la plume de Virgile, à l'ombre d'une profonde gorge (*fauces*) abritant un bois enténébré⁹.

Cet environnement marin n'est d'ailleurs pas nouveau puisque le premier il servit pour la *Nékyia* d'Ulysse abordant au seuil des Enfers, au terme d'une longue traversée.

L'autre grand type de paysage catabatique est représenté par les environnements lacustres et fangeux. Dans sa description de Lerne, Pausanias évoque une zone marécageuse au cœur de laquelle se nichent un sanctuaire et un lac profond (τῇ δὲ Ἀλκυονία πέρας τοῦ βάθους) par lequel Dionysos se rendit aux Enfers¹⁰. C'est un paysage lacustre également que décrit Strabon au sujet du golfe de l'Averne (Ἄορνος κόλπος ἀγχιβαθῆς καὶ ἀρτίστομος) qui passait pour être le pays des Cimmériens¹¹.

Les zones fangeuses sont également le cadre de disparitions soudaines par le bas, telle celle, célèbre, de Coré, située depuis l'hymne homérique en différents lieux du monde grec (parfois au-delà) avec pour permanence un environnement de prairies humides, les λειμῶνες des sources¹². Enfin, c'est

3. Xén., *Anab.*, VI, 2, 1-2.

4. Pline, *HN*, VI, 1, XXVII, 2 ; Pomp. Mel., *Chor.*, I, 19, 103.

5. Amm. Marc., XXII, 8, 16-17.

6. Sol., *Pol.*, XLIII, 1-2.

7. Strab., VIII, 5, 1.

8. Pind., *Pyth.*, IV, 43-45 ; Apoll., II, 5, 12 ; Sén., *Herc. Fur.*, 662-675.

9. Virg., *Géorg.*, IV, 467-470.

10. Paus., II, 36, 7 et 37, 4-6 ; Paus., II, 31.

11. Strab., V, 4, 5.

12. *HhDém.*, 414-434.

encore auprès d'une mare, au cœur d'une clairière, qu'Hylas, compagnon d'Héraclès, disparaît vers le bas à l'occasion d'une escale de la nef Argo sur les côtes mysiennes¹³.

Dans ces paysages, le lac profond vient remplacer l'élément marin ; l'abîme change de forme mais pas de signification. De même, à l'inverse du cap, les étangs, les marais et les lacs sont des lieux d'eau cernés par la terre, où le rapport terre-eau se trouve inversé¹⁴. Le danger ne vient plus tant de l'affrontement des éléments que de leur perméabilité (jusqu'à leur fusion) : l'affrontement des vagues sur les rochers fait place à la fange, la nature spongieuse du sol et son lot de végétations. C'est ce type de paysage qui inspira Aristophane pour sa comédie *Les Grenouilles*.

Les exemples évoqués à la suite du texte d'Apollonios de Rhodes ne visent pas à l'exhaustivité, mais à rappeler la variété des lieux de la descente aux Enfers, en même temps que la récurrence de leurs éléments normatifs qui semblent pour la plupart se fixer assez tôt, dès l'époque archaïque¹⁵.

Par ailleurs, il faut remarquer que nombre de ces paysages sont issus d'une description autoptique qui ne s'inscrit plus en marge de l'*oikouménē* comme pouvaient l'être les rives du pays des Cimmériens chez Homère. Héraclée du Pont, Lerne, le Ténare sont des lieux de vie et parfois des lieux de cultes fréquentés par les vivants et, de fait, le lieu de l'exploit héroïque devient la propriété d'une cité, d'un sanctuaire ou d'un territoire¹⁶. Les littérateurs donnent ainsi à lire des lieux qui se donnent à voir.

13. Thcr., *Id.*, XIII ; scène également rapportée par Ap. Rhod., I, 1207 et s. ; *Arg. Orph.*, 646 et s. ; Val. Flac., *Arg.*, III, 350 ; Strab., XII, 4, 3.

14. La rencontre de la terre et de l'eau restant une constante du paysage catabatique (comme il l'est du paysage infernal) : P. BRUNEL (1974), p. 87-89.

15. Catherine COUSIN (2012). Dans la *Théogonie* d'Hésiode on retrouve d'ailleurs déjà la notion de « gorges » pour décrire l'accès au Tartare (δερή, v. 726-727) de même que dans l'*Illiade*, il y apparaît comme un gouffre (βέρεθρον, VIII, 13-17).

16. Sur l'importance de cette appropriation pour Héraclée du Pont, cf. Y. LECLERC (2014), p. 61-82.

Environnements côtiers ¹⁷	Environnements lacustres
<p style="text-align: center;">Cap ἄκρα (1), ἀκτή (9)</p>	<p style="text-align: center;">Golfe κόλπος (15)</p>
<p style="text-align: center;">Rochers / falaise πέτραι (1, 15), <i>rupes</i> (12)</p>	<p style="text-align: center;">Rochers / falaise λίθος (15), (20)</p>
<p style="text-align: center;">Vallon / gorge Gouffre νάπη (1), βάθος (2), <i>fauces</i> (11, 12)</p>	<p style="text-align: center;">Prairie λειμών (19)</p>
<p style="text-align: center;">Caverne / bouche souterraine σπέος (1), <i>specus</i> (3, 4, 5, 6, 7, 12), χθόνιον Αἶδα στόμα (8, 10, 13), ἄντρον (9)</p>	<p style="text-align: center;">Lac / sources / mare / marais λίμνη (14, 19, 20), <i>stagnum</i> (16), κρήνη (17, 18), πηγή (18)</p>
<p style="text-align: center;">Obscurité Ténèbres <i>tenebrae</i> (3, 12), <i>caecus</i> (6), <i>niger</i> (11), μέλαιναν (13)</p>	<p style="text-align: center;">Obscurité σκιά (15)</p>
<p style="text-align: center;">Forêt Bois ὕλη (1), ἄλσος (9), <i>lucus</i> (11), <i>silva</i> (12)</p>	<p style="text-align: center;">Forêt Végétation πόα (14), σχοῖνος (14), ὕλη (15), θύρον (17), χελιδόνιον (17), σέλινον (17), ἄγρωστις (17), ἄνθεα [etc.] (19)</p>

Cette volonté d'ancrer le paysage du mythe à l'intérieur d'une géographie réelle est d'ailleurs parfaitement exprimée par Strabon au sujet du lac Averne où les populations locales situaient la *Nékylia* d'Ulysse :

Πλησίον δὲ τῆς Κύμης τὸ Μισσηνὸν ἀκρωτήριον καὶ ἐν τῷ μεταξὺ Ἀχερουσία λίμνη, τῆς θαλάττης ἀνάχυσίς τις τεναγώδης.[...] ταῖς δὲ Βαίαις συνεχῆς ὁ τε Λοκρῖνος κόλπος καὶ ἐντὸς τούτου ὁ Ἄορνος χερρόνησον

17. (1) = Ap. Rhod., *Arg.*, II, 720-751 ; (2) = Xén., *Anab.*, VI, 2, 1-2 ; (3) = Ov., *Mét.*, VII, 409-419 ; (4) = Pline, *HN*, VI, 1 et XXVII, 2 ; (5) = Pomp. Mel., *Chor.*, I, 19, 103 ; (6) = Sol., *Pol.*, XLIII, 1-2 ; (7) = Amm. Marc., XXII, 8, 16-17 ; (8) = Pind., *Pyth.*, IV, 43-45 ; (9) = Strab., VIII, 5, 1 ; (10) = Apoll., *Bibl.*, II, 5, 12 ; (11) = Virg., *Géorg.*, IV, 467-470 ; (12) = Sén., *Herc. fur.*, 662-675 ; (13) = Eur., *Hér.*, 23-46 ; (14) = Paus., II, 36, 7 et II, 37, 4-6 ; (15) = Strab., V, 4, 5 ; (16) = Virg., *Géorg.*, IV, 493 ; (17) = Thcr., *Id.*, XIII ; (18) = Ap. Rhod., *Arg.*, I, 1207-1211 et 1222-1239 ; (19) = *HhDém.*, 7 et 405-430 ; (20) = Ar., *Gren.*, 117-164 et 180-285.

(1)-(7) se rapportent à Héraclée du Pont, (8)-(13) au Ténare, (14) à Lerne, (15)-(16) à l'Averne, (17)-(18) à la légende d'Hylas, (19) à la légende de Perséphone, (20) à la pièce d'Aristophane.

ποῶν τὴν ἀπολαμβανομένην μέχρι Μισσηνοῦ γῆν ἀπὸ τῆς μεταξὺ Κύμης καὶ αὐτοῦ. [...] ἐμύθεον δ' οἱ πρὸ ἡμῶν ἐν τῷ Ἄορνῳ τὰ περὶ τὴν νέκυϊαν τὴν Ὀμηρικὴν : καὶ δὴ καὶ νεκυομαντεῖον ἱστοροῦσιν ἐνταῦθα γενέσθαι καὶ Ὀδυσσεῖα εἰς τοῦτ' ἀφικέσθαι. ἔστι δ' ὁ μὲν Ἄορνος κόλπος ἀγχιβαθῆς καὶ ἀρτίστομος, λιμένος καὶ μέγεθος καὶ φύσιν ἔχων, χρείαν δ' οὐ παρεχόμενος λιμένος διὰ τὸ προκεῖσθαι τὸν Λοκρῖνον κόλπον προσβραχῆ καὶ πολὺν. περικλείεται δ' ὁ Ἄορνος ὀφρύσιν ὀρθίαις ὑπερκειμέναις πανταχόθεν πλὴν τοῦ εἴσπλου, νῦν μὲν ἡμέρως ἐκπεπονημέναις πρότερον δὲ συνηρεφέσιν ἀγρία ὕλη μεγαλοδένδρων καὶ ἀβάτων, αἱ κατὰ δεσιδαιμονίαν κατάσκιον ἐποίουν τὸν κόλπον. προσεμύθεον δ' οἱ ἐπιχώριοι καὶ τοὺς ὄρνεις τοὺς ὑπερπετεῖς γινομένους καταπίπτειν εἰς τὸ ὕδωρ φθειρομένους ὑπὸ τῶν ἀναφερομένων ἀέρων, καθάπερ ἐν τοῖς Πλουτωνίοις. καὶ τοῦτο τὸ χωρίον Πλουτωνίων τι ὑπελάμβανον καὶ τοὺς Κιμμερίους ἐνταῦθα λέγεσθαι [...] τοιαῦτα μὲν οἱ πρὸ ἡμῶν ἐμυθολογοῦν, νυνὶ δὲ τῆς μὲν ὕλης τῆς περὶ τὸν Ἄορνον κοπίσης ὑπὸ Ἀγρίππα, τῶν δὲ χωρίων κατοικοδομηθέντων, ἀπὸ δὲ τοῦ Ἄορνου διώρυγος ὑπονόμου τμηθείσης μέχρι Κύμης, ἅπαντ' ἐκεῖνα ἐφάνη μῦθος.

Près de Cumes se trouvent le Cap Misène et, dans l'intervalle, le Lac Achérusien, sorte d'étrier marécageux. [...] À Baies succède immédiatement d'abord le Golfe Lucrin, puis à l'intérieur de celui-ci, le Golfe Averne, qui fait une presque île de l'espace de terrain compris entre la ligne oblique l'unissant à Cumes et le Cap Misène. [...] Les récits fabuleux de nos prédécesseurs situent dans l'Averne la scène homérique de l'évocation des morts. Ils racontent, en particulier, qu'il y existait un oracle par nécromancie et qu'Ulysse s'était rendu dans son sanctuaire. L'Averne est un golfe profond jusque près de ses bords et d'ouverture étroite. Il a la dimension et les caractéristiques d'un port, mais ne se prête pas à cet usage, du fait que le Golfe Lucrin, qui est vaste et sans la moindre profondeur, s'interpose entre la mer et lui. L'Averne est cerné de pentes escarpées qui le dominent de tous côtés, sauf à l'entrée du golfe. La civilisation, aujourd'hui, les a mises en culture, mais elles étaient autrefois couvertes d'une forêt de grands arbres, impénétrable et sauvage, et, selon la superstition, plongeaient le golfe entier dans l'ombre. Les habitants de la région racontaient que les oiseaux entraînés là dans leur col s'abattaient aussitôt à la surface des eaux, frappés à mort à cause des exhalaisons qui se dégageaient de ce lieu comme si ce fussent les Portes de l'Enfer. Ils lui donnaient d'ailleurs le nom de Plutonium et y localisaient la légende des Cimmériens. [...] Telles sont les fables qu'ont racontées nos prédécesseurs. Aujourd'hui, depuis qu'Agrippa a rasé la forêt de l'Averne, qu'on a bâti à Baies et qu'une galerie souterraine a été creusée de l'Averne jusqu'à Cumes, tous ces récits se sont avérés être des mythes¹⁸.

Tout en démontant la croyance locale, le géographe précise que c'est la reconnaissance *in situ* d'un certain nombre des éléments normatifs que nous avons évoqués qui participa à la croyance de l'Averne comme bouche des

18. Strab., V, 4, 5 (texte établi, traduit et commenté par Fr. LASSERRE, Paris, CUF, 1967).

Enfers. Il distingue objectivement entre paysage réel et interprétation symbolique, entre paysage de son temps et paysage ancien.

Le choix de certains environnements relève, en effet, d'une sensibilité dans l'observation qui peut s'expliquer, en partie, par le prisme de facteurs socio-historiques. Les paysages maritimes, pour ne parler que d'eux, très tôt présents, marquent l'importance des premières navigations aux époques géométrique et archaïque, à une période où se fixent les mythes¹⁹. Le caractère impressionnant, violent, changeant de ces environnements a du favoriser leur reconnaissance comme lieu de communication avec les entrailles de la terre, dans lesquels ancrer les exploits des héros. La mer reste en effet un territoire dangereux et les risques liés à la navigation sont bien réels. Il suffira pour s'en convaincre de se tourner du côté des vœux d'εὔπλοια dont regorgent certains sanctuaires²⁰. Le doublement d'un cap, l'atterrissage dans une baie abritée sont autant de lieux marquants et de repères le long d'une route marine. La côte marque une frontière. Cette géographie ne doit pas être négligée et Fr. X. Dillmann qui porte la comparaison aux peuples du Nord de préciser, dans son préambule à l'article de G. Dumézil sur les génies de la mer de la Scandinavie ancienne, que les côtes déchiquetées, les golfes profonds en même temps que les promontoires capricieux furent sources d'évocations très fortes pour les peuples du Nord, comme pour les Grecs ; aussi ont-ils peuplé « cette partie mouvante de leur domaine de figures étranges, à la fois dangereuses et secourables »²¹. Nous reviendrons en guise de conclusion sur un autre parallèle qu'il est possible de dresser entre la geste héracléenne et les sagas norroises.

En même temps que se mettent en place ces routes maritimes, leurs amers illustrent les scènes des mythes mises pour la première fois par écrit ; les paysages réels vont ainsi progressivement devenir des lieux communs de la littérature, passant des navigateurs aux poètes.

Plus largement, paysage et mythe sont indissociables comme le rappelle A. Motte qui évoque un « naturalisme religieux des Grecs »²². C'est ainsi

19. Ces paysages maritimes s'affirment dans l'opposition terre-mer et sont le reflet d'une géographie du territoire grec.

20. C'est un phénomène que l'on retrouve plus loin dans l'espace et dans le temps, dans la mythologie des régions nordiques, sur laquelle nous allons revenir, où Ran la ravisseuse et ses neuf filles les vagues, symbolisent la mer (et la mer contre les rochers) devenue sépulture pour les marins d'infortune.

21. G. DUMÉZIL (2000), p. 124.

22. A. MOTTE (1973), p. 27. A. BALLABRIGA (1986, p. 74), dans son périple aux confins du monde habité, jusqu'aux limites de l'Océan, là où le Ciel rejoint la Terre, rappelle également cette indissociabilité du mythe et du réel : « L'opposition Mythe-Réalité est encore moins utilisable [pour l'analyse de l'image du monde qui se construit à la période archaïque] que l'opposition *Mythos - Logos*. Elle suppose que le Mythe est une

que les paysages qui servent de décors à la geste des héros et des dieux sont également ceux de certains sanctuaires. C'est bien un paysage singulier qui prévaut à Delphes ou bien à Lébadée, où la *catabase* est au cœur du rituel : celui des hautes falaises des Phédriades percées de l'étroit ravin au fond duquel coule l'eau de la fontaine Castalie (**fig. 3**), celui de la vallée des gorges de l'Hercyna (**fig. 2**), lieu du rituel, et à l'entrée de laquelle se niche la ville²³.

Toutefois, malgré cette proximité des hommes, ces environnements catabatiques restent des paysages de marges / d'ἔσχατιαί en ce qu'ils sont hors normes, et la description qui en est faite dans les textes met l'accent sur l'exacerbation de leurs éléments normatifs : fracas des vagues, gémissement du vent, profondeurs sans limite, forêts denses, obscures et impénétrables, etc. Cette accentuation offre une épaisseur symbolique à ces tableaux et un cadre structurant à la *catabase*.

Les paysages présentés se donnent ainsi à voir, à entendre et à vivre. Ils se rapportent avant tout au voyage, aux épreuves, et au basculement. Les éléments formels qui les composent n'apparaissent jamais seuls ; ils n'auraient de la sorte aucune signification. Ils interviennent en combinaison les uns avec les autres pour créer une image signifiante de la descente, au cœur de laquelle prend place l'ouverture vers le bas. Elle permet de quitter le plan de la réalité ordinaire pour rejoindre celui de l'extra-ordinaire.

Avant tout, ces paysages appartiennent à des environnements sonores et résonnants. Dans la description d'Apollonios qui ouvrait notre propos, de même que dans celle d'Ovide²⁴, la violence des éléments s'affrontant résonne d'un bruit omniprésent : il y a d'abord le fracas des vagues venant se rompre sur les rochers ; fracas que l'on retrouve dans la description du Cap Ténare²⁵. Il y a aussi le grondement du fleuve dévalant l'étroit ravin. Il y a enfin le souffle du vent sortant de la profonde gorge ou s'engouffrant entre les troncs de la forêt. Ce souffle s'offre à nous comme une respiration. Ce πνεῦμα, cette respiration de la terre parfois violente, c'est celle que

sorte de fantasmagorie qui ne parle pas de ce monde-ci dans lequel nous vivons ; elle suppose corrélativement que les réalités de ce monde peuvent se donner à lire dans leur vérité une fois que l'on est débarrassé des illusions mythiques. Il n'est pas besoin d'insister sur l'inconsistance d'une telle théorie. »

23. A. SCHACHTER (1967, p. 8-10) et plus récemment P. BONNECHÈRE (2003, p. 227) évoquaient les ressemblances entre la région de Delphes et celle de Lébadée. P. BONNECHÈRE (1998, p. 463) évoque d'ailleurs, pour le paysage lébadéen, la notion de « bouche des Enfers ».

24. Ap. Rhod., *Arg.*, II, 720-751 ; Ov., *Mét.*, VII, 409-419.

25. Strab., VIII, 5, 1 ; Pind., *Pyth.*, IV, 43-45 ; Apoll., II, 5, 12 ; Sén., *Her. fur.*, 662-675 ; Virg., *Géorg.*, IV, 467-470.

Fr. Quantin exprime sous le terme de « terre résonnante, frontière des vivants et des morts »²⁶.

À l'inverse, c'est une absence de bruit qui peut caractériser, toute aussi inquiétante, les environnements fangeux et résonne ici en écho stérile. Les bruits sont étouffés et le silence exacerbé. On retrouve la « respiration de la terre » sous la forme d'une sourde exhalaison pour l'Averne, chez Strabon.

À la fureur des éléments se mêle l'écho des voix. C'est Orphée musicien qui descend aux Enfers, ce sont les aboiements de Cerbère ou les rires suscités par un Dionysos ridicule dans la pièce d'Aristophane dont la descente se fait au son des flûtes. C'est le cri stérile d'Hylas prisonnier des Nymphes. C'est enfin l'appel de Perséphone à l'adresse de son père d'abord, entendu de la seule Hécate²⁷, auquel répondra l'appel ritualisé de Déméter à Mégare puis à Éleusis²⁸; certains chemins assurent donc la seule *catabase* de la voix, non celle du corps. On retrouve cet appel ritualisé à Lébadée, en direction d'Agamédès, mais aussi en Mysie où les prêtres, une fois l'an, la nuit, lancent leur appel en direction d'Hylas²⁹.

Cette résonnance des éléments est également le trait d'un écho narratif. En cela, le récit du paysage tourmenté d'Apollonios de Rhodes et la lutte sonore des éléments préfigurent celle à venir opposant deux entités : le héros positif et ouranien et le monstre des Enfers chthonien. Ainsi, la *spuma* d'Ovide – c'est-à-dire la « bave » mais aussi l'« écume » – répond à la *πάχνη*³⁰ d'Apollonios de Rhodes se formant tout autour de l'ancre d'Hadès, écume / givre / blanche gelée, engendrée par les vagues se fracassant sur les rochers des hautes falaises ; elle annonce la lutte entre Héraclès et Cerbère. Le paysage est un écho anticipé de l'action à venir. La fusion des éléments dans les environnements fangeux est aussi un reflet de la disparition qui s'annonce : la transformation imperceptible du sol solide vers un état spongieux jusqu'à se dérober sous les pieds.

Cette redite narrative, on la trouve très tôt chez Homère lorsque Circé décrit une première fois le chemin des Enfers à Ulysse (*Od.*, X, 488-515),

26. F. QUANTIN (1992), p. 177-199.

27. *HhDém.*, 1-35.

28. Paus., I, 43, 2 ; *HhDém.*, 91-375.

29. La recherche qui s'ensuit toute la nuit et la cérémonie qui se tient encore du temps de Strabon (« Au-dessus de Prusiade s'élève une montagne appelée Arganthonion : c'est là qu'on situe la légende d'Hylas », XII, 4, 3 [texte établi, traduit et commenté par Fr. LASSERRE, Paris, CUF, 1981]). La même cérémonie et son origine sont rapportées également par Apollonios de Rhodes (*Arg.*, I, 1354-1356), ne sont pas sans rappeler la légende de Perséphone. Ce récit fait d'ailleurs penser à un culte de la fertilité mysien en lien avec cette légende.

30. *Ov.*, *Mét.*, VII, 415 ; *Ap. Rhod. Arg.*, II, 738 : cet élément composite, on le retrouve dans les zones marécageuses, lieux d'apparition ou de disparition.

avant qu'il ne soit dépeint à nouveau lorsqu'il est emprunté par le héros (*Od.*, XI, 1-22)³¹. C'est ce procédé narratif qui est également employé dans les *Grenouilles* d'Aristophane. Héraclès indique d'abord précisément à Dionysos la route à suivre. Ensuite ce dernier entreprend la traversée du lac sans fond au rythme du chœur des grenouilles avant d'atteindre un marais spongieux, puis le point de rendez-vous près de la pierre desséchée (*παρὰ τὸν Αὐαίνου λίθου*). L'ensemble de la descente est donnée à entendre avant d'être donnée à voir³².

La redite du paysage et son parallèle avec l'épreuve a un rôle didactique : l'« idée » du chemin préfigure l'« épreuve » du chemin. Ainsi, à l'exception des disparitions / enlèvements par le bas, aucun de ces paysages n'est immédiat. Il s'inscrit dans une durée maîtrisée : celle du voyage, du cheminement menant d'un plan d'existence à un autre. Ce qui s'impose c'est d'abord l'image du chemin qui se vit comme un voyage, à la fois dans le plan vertical et horizontal : c'est « la route en pente » qu'évoque Ovide à propos d'Héraclée du Pont³³. C'est, au Ténare, « la large route accessible à tous les peuples » de Sénèque³⁴, qui précise que « tout d'abord le chemin n'est pas entièrement obscurci par les ténèbres » ; ou bien à Lerne « le chemin de la descente » de Pausanias³⁵.

À l'inverse, c'est l'absence d'un tel chemin qui fait douter ce même Pausanias quant au fait que la petite grotte du sanctuaire de Poséidon du Cap Ténare puisse être l'entrée des Enfers :

Certains poètes grecs, prétendent qu'Héraclès ramena par là le chien des enfers, mais aucun chemin souterrain n'aboutit à cette grotte et l'on aura peine à se persuader, que des dieux y aient une demeure souterraine³⁶.

L'idée du cheminement marque une progression et donc un retour possible, à l'inverse des enlèvements qui sont immédiats et définitifs. Seul celui de Coré sera assoupli, mais encore une fois au terme d'un long périple de Déméter qui agit comme « intercesseur » et après des haltes dans des environnements catabatiques³⁷.

31. Mais nous sommes, là, déjà aux Enfers !

32. *Ar.*, *Gren.*, 117-164 et 180-285. Le même procédé est repris par Sénèque dans son *Hercule Furieux*.

33. *Ov.*, *Mét.*, 410.

34. *Sén.*, *Her. fur.*, 668-673.

35. *Paus.*, II, 37, 4-6.

36. *Paus.*, III, 25, 4-6.

37. *HhDem.*, 40-90.

Le cheminement aboutit à la descente, à s'enfoncer dans le sein de la terre non d'un coup, mais au terme d'un parcours qui symbolise l'épreuve et le basculement, la transformation³⁸. Le temps est également un marqueur de la distance. Comme les héros, le consultant à Lébadée parvient à l'antré trophoniaque au terme d'une longue pérégrination nocturne, symbole d'une transformation ontologique³⁹.

Cette progression, ensuite, s'inscrit dans une perspective dominée par l'ouverture vers l'En-Bas, cependant que le chemin des Enfers est toujours appréhendé depuis le regard d'un spectateur se trouvant « en haut » – que le protagoniste descende ou remonte. Cette situation ancre le spectateur sur le plan terrestre. Elle porte le regard depuis l'extérieur vers l'intérieur, marquant à la fois une distanciation du temps et de l'espace, semblable à un effet de caméra qui effectuerait un travelling contrarié ou *dolly zoom*⁴⁰. À l'intérieur de cette perspective, on se perd jusqu'à disparaître, mettant en lumière un autre symbole, celui de l'évanescence afférente aux chemins de la *catabase* et très bien rendu par Sénèque dans son *Hercule furieux* lorsqu'il évoque : « de vastes espaces [qui] étendent leur vide où pourra se perdre englouti, le genre humain tout entier. Y entrer se fait sans peine : le chemin vous entraîne de lui-même »⁴¹ ; de même, Pausanias au sujet de Lerne rapporte que : « l'eau de ce lac est toujours calme et tranquille en apparence ; cependant ceux qui s'aventurent à le traverser, sont entraînés et aspirés dans les profondeurs »⁴², tant physiquement que visuellement. Cette évanescence

38. Si l'épreuve du cheminement catabatique est illustrée par la description de ces paysages dans les sources littéraires, il en va différemment dans l'iconographie. Si les représentations des Enfers existent (et je renvoie ici au livre de Catherine COUSIN [2012]), en revanche la stricte représentation de la *catabase* et de son paysage se signale surtout par une quasi absence. C'est que le temps narratif et rituel s'inscrit en quelque sorte en symétrie inverse au temps pictural. Comment et pourquoi représenter la *catabase* d'Héraclès quand l'*acmé* de l'action se situe lors de son retour avec Cerbère ! Le cadre de l'image ne permet pas la digression. De même si l'on connaît quelques scènes de l'enlèvement de Corè sur le char d'Hadès, innombrables sont les représentations de l'*ἄνοδος* de la déesse qui marquent le terme d'un état temporaire et des recherches menées par sa mère, donc l'apogée de la narration. À Delphes, le moment clé du rituel est celui de l'oracle rendu par la Pythie, pas celui de la descente dans l'*ἄδρυον*. De même, si plusieurs représentations de la *Nékyia* odysseenne sont connues en céramographie – je laisse volontairement de côté la Lesché des Cnidiens à Delphes – elles se rapportent toutes à la consultation, terme et but du cheminement d'Ulysse. De fait, le support impose un cadre narratif différent selon que l'on a affaire à un vase ou à un livre.

39. P. BONNECHÈRE (2003), p. 131-217 ; Y. LECLERC (2010), p. 553-560.

40. Depuis le seuil, l'angle de vision du spectateur s'élargit en même temps qu'il semble aspiré par l'arrière-plan qui se rapproche, jusqu'à envahir tout le champ de vision.

41. Sén., *Her. fur.*, 673-675.

42. Paus., II, 37, 4-6.

c'est celle-là même qu'évoque Marie-Claire Beaulieu à propos de l'importance de la brume dans le périple maritime d'Ulysse se rendant aux Enfers⁴³. Cette évanescence c'est aussi celle des λειμῶνες où l'élément liquide se mêle à l'élément solide, où s'ajoutent l'humidité et le brouillard qui noient toute une zone dans une dimension surnaturelle marquée par l'absence de repères et à l'intérieur de laquelle disparaît toute perspective⁴⁴. Le cadre catabatique c'est donc celui où l'on se perd et où, imperceptiblement, on glisse du monde terrestre vers le monde souterrain, du monde réel au temps rituel, où les plans se rejoignent et où la confusion topographique est facilitée par la confusion toponymique avec des fleuves ou lacs terrestres portant le nom des fleuves ou lacs infernaux.

Enfin, au premier plan de la perspective topographique et narrative se trouve l'ouverture vers le bas : l'antre, le gouffre, la cavité, l'élément en creux. Mais, la cavité n'est pas seule suffisante à évoquer la descente, ni non plus à caractériser le chemin⁴⁵. L'ouverture catabatique est plus que cela : elle est une faille. C'est le χθόνιον Ἄϊδα στόμα évoqué par Pindare dans sa *IV^e Pythique* à propos du Ténare. Elle peut être horizontale, c'est alors l'αἰδοῖον γυναικεῖον évoqué par A. Motte⁴⁶. C'est en effet véritablement ce qui distingue ces chemins, qu'ils ne sont pas de simples trous dans le sol ou dans la falaise où descendre voudrait dire tomber, mais de véritables échancrures, qui forment une déchirure dans l'environnement physique, religieux et sensitif.

Cette échancrure marque le paysage catabatique d'une profonde blessure. À Héraclée, c'est cet étroit et profond vallon qui perce de part en part le cap Baba, au Nord d'Ereğli (**fig. 1**). À Lébadée, également, l'ouverture de la vallée des gorges de l'Hercyna déchire les hautes falaises au Sud de la ville et semble comme aspirer la ville moderne bâtie sur l'antique cité (**fig. 2**) ; c'est elle qui sert de cadre au sanctuaire et au rituel et porte le symbole de la disparition de Trophonios. C'est encore la faille Castalie d'où sourd la source éponyme qui s'enfonce dans le massif des Phétriades (**fig. 3**). Or la catabase est au cœur du rituel oraculaire à Delphes⁴⁷, et il faut me semble-t-il porter crédit aux propos d'A. Oppé quand celui-ci re-

43. Marie-Claire BEAULIEU (2015), p. 101-115.

44. Il conviendrait également d'évoquer les paysages de Thesprotie, préfigurations des régions infernales, caractérisés par un environnement imperceptiblement insaisissable. À ce sujet on pourra consulter F. QUANTIN, E. FOUACHE (1996).

45. Parfois, même à l'intérieur d'un environnement catabatique, elles recouvrent une signification bien différente, plus « naturelle » dont on trouve un exemple dans le mythe d'Hylas. La grotte est celle des Nymphes, sous l'eau ; il s'agit du schéma classique de la grotte-οἶκος, demeure des divinités sans aucune connotation infernale.

46. A. MOTTE (1973), p. 161-165.

47. Y. LECLERC (2010), p. 468-479, 523-543.

connaissait, dès 1904, dans la faille le lieu de la lutte d'Apollon et de Python, le sein de la terre ⁴⁸, et poursuivre avec P. Amandry pour qui la légende d'Apollon tuant Python n'est qu'« une variante du thème du héros divin triomphant du monde tellurique. Cette *drakaina* chthonienne est associée au *pneuma* et au *chasma gês* » ⁴⁹.

Ce χθόνιον Ἄϊδα στόμα, ce χάσμα γῆς, cette échancrure dans le paysage terrestre symbolisent un principe féminin qui trouve son pendant dans l'autre permanence de ces lieux de *catabase*, le principe masculin du cap (ἀκτῆ) ou de la roche / du rocher (πέτρα). Ce dernier complète les tableaux et dans cet environnement mouvant, changeant, évanescent, il agit comme un amer : l'Hermès ithyphallique des carrefours. C'est l'ὄμφαλός à Delphes, l'ἀγέλαστος πέτρα de Mégare, le rocher (πέτρα) Ἀνακληθρίς à Éleusis, le rocher blanc de la *Nékyia* d'Ulysse ⁵⁰, ou bien encore la roche desséchée des *Grenouilles* d'Aristophane ; carrefour de la vie et de la mort, croisée des chemins.

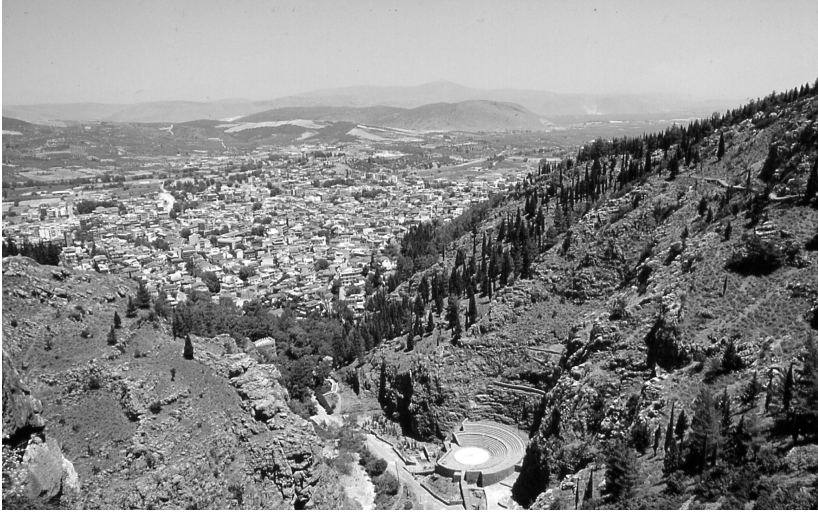


**Figure 1. Vue aérienne du Cap Achéruse à Héraclée de Pont
(actuel cap Baba près la ville moderne d'Ereğli)**
(données de carte : Google, TerraMetrics, DigitalGlobe,
SIO, NOAA, U.S. Navy, NGA, GEBCO)

48. A. OPPÉ (1904), p. 214-240.

49. P. AMANDRY (1950), p. 201- 214.

50. Λευκάδα πέτρην. Sur ce point : A. BALLABRIGA (1986), p. 53-56.



**Figure 2. Vue de la ville moderne de Lébadée
depuis les hauteurs de la vallée de l'Hercyna (cliché : Y. Leclerc)**



**Figure 3. Vue de la faille de la fontaine Castalie dans le massif des Phédriades
à Delphes depuis les environs du gymnase (cliché : Y. Leclerc)**

Là où l'échancrure ouvre la descente et démarre la perspective jusqu'au basculement et à l'évanescence, le rocher ou le cap ancre le paysage dans la réalité, offre un point fixe et immuable, un μέσον qui sert de phare et permet le retour⁵¹; celui du héros ou de la divinité, celui encore du fidèle à Lébadée dans un état amélioré.

Pour conclure et rebondir sur la comparaison dressée par Fr.-X. Dillmann au sujet des géographies nordiques, il me semble à-propos de citer un extrait de la descente de Beowulf chez la mère de Grendel, construit sur un modèle spatial et narratif très proche de la *catabase* héroïque d'Héraclès :

þone on gēardagum Grendel nemdon
 foldbūende; nō hīe fæder cunnon,
 hwæþer him ænig wæs ær ācenned
 dymra gāsta. Hīe dýgel lond
 warigeað wulfhleoþu, windige næssas,
 frēcne fengelād, ðær fyrgenstrēam
 under næssa genipu niþer gewīteð,
 flōd under foldan. Nis þæt feor heonon
 mīlgemearces, þæt se mere standeð;
 ofer þæm hongiað hrinde bearwas,
 wudu wyrtum fæst wæter oferhelmað.
 þær mæg nihta gehwæm nīðwundor sēon,
 fýr on flōde. Nō þæs frōd leofað
 gumena bearna, þæt þone grund wite.

Oferēode þā æþelinga bearn
 stēap stānhliðo, stige nearwe,
 enge ānpaðas, uncūð gelād,
 neowle næssas, nicorhūsa fela;
 hē fēara sum beforan gengde
 wīsra monna wong scēawian,
 oþ þæt hē fāringa fyrgebēamas
 ofer hārne stān hleonian funde,
 wynlēasne wudu; wæter under stōd
 drēorig ond gedrēfed.

[...]

Æfter þæm wordum Weder-Gēata lēod
 efste mid elne, nalas andsware
 bīdan wolde; brimwylm onfēng
 hilderince. Ðā wæs hwīl dæges,
 ær hē þone grundwong ongytan mehte.
 Sōna þæt onfunde sē ðe flōda begong

51. L'*axis mundi* défini par M. ELIADE (1974), p. 316.

heorogīfre behēold hund missēra,
 grim ond grādig, þæt þær gumena sum
 ælwihta eard ufan cunnode.
 Grāp þā tōgēanes, gūdrinc gefēng
 atolan clommu; nō þý ær in gescōd
 hālan līce; hring ūtan ymbbearh,
 þæt hēo þone fyrdrom ðurhfōn ne mihte,
 locene leoðosyrca lāþan fīngrum.
 Bær þā sēo brimwyl[f], þā hēo tō botme cōm,
 hringa þengel tō hofe sīnum,
 swā hē ne mihte nō - hē þæm mōdig wæs -
 wāpna gewældan, ac hine wundra þæs fela
 swe[n]cte on sunde, sādēor monig
 hildetūxum heresyrcan bræc,
 ēhton āglæcan. Ðā se eorl ongeat,
 þæt hē [in] nīðsele nāthwylcum wæs,
 ðær him nānig wæter wihte ne sceþede

Il [le monstre] reçut au temps jadis le nom de Grendel
 des gens de la région. On ne connaissait pas de père,
 on ignorait si jamais avant eux était né
 l'un de ces êtres mystérieux. Ils vivent à l'écart :
 ubacs peuplés de loups, éperons battus des vents,
 périlleuse piste fangeuse, où un torrent dévale
 et s'engouffre dans les ténèbres des rochers,
 flot courant sous la terre. C'est non loin de là,
 à quelques milles, que se trouve l'étang.
 Il disparaît sous les branches alourdies de givre,
 un hallier aux racines solides coiffe l'eau comme d'un casque.
 Là peut se voir chaque nuit terrible merveille,
 des feux sur les flots. Il n'existe personne d'assez sagace
 parmi les enfants des hommes pour avoir exploré cet abîme⁵².

Le fils de princes [Beowulf] affronta alors
 rocs escarpés, étroits lacés,
 passages resserrés, chemins inconnus,
 roides corniches, maints repaires de monstres .
 Il alla de l'avant avec un petit groupe
 d'hommes expérimentés explorer les lieux.
 Il découvrit soudain à flanc de montagne
 un fouillis d'arbres dominant la roche grise,
 un hallier désolé. Dessous s'agitait l'eau,
 trouble et ensanglantée.

[...]

52. Beowulf, 1354-1367 (texte traduit et commenté par A. CRÉPIN, [coll. Lettres Gothiques], Paris, Livre de Poche, 2007).

Sur ces mots le chef des Gauts-Wèdres [Beowulf]
 s'élança héroïquement sans attendre
 de réponse. Le bouillonnement des vagues se referma
 sur le guerrier. Une bonne partie du jour se passa
 avant qu'il pût constater qu'il avait atteint le fond.
 Aussitôt la bête qui sur l'espace aquatique
 régnait féroce depuis cent saisons

en impitoyable rapace perçut qu'un humain
 était descendu explorer le domaine des êtres étranges.
 Alors elle l'agrippa, s'accrocha au guerrier
 [...] Alors la louve des mers, une fois touché le fond,
 traîna dans son repère le prince et sa carapace, [...]
 Puis le héros se retrouva dans une sorte de grand-salle peu amène
 où il échappa à l'élément liquide⁵³.

Comme pour les exemples précédents, le paysage de la descente est présenté une première fois, avant d'être à nouveau décrit quand le héros l'emprunte, selon le procédé de redite narrative que nous évoquions. Par ailleurs, nombre des éléments normatifs mis en évidence pour les paysages grecs se retrouvent à l'identique, employés ici pour Beowulf ! À terme, la pierre et l'eau se mêlent dans une brume surnaturelle qui voit disparaître le héros !

Chargés de toutes ces valeurs, les paysages deviennent de véritables *ιεροι τόποι* dans la réalité des hommes et servent de fond de décors à la trame narrative des héros et des dieux, mais aussi aux rituels des sanctuaires qui leurs sont associés. Ils permettent le passage d'un plan à un autre autour d'une dualité masculin-féminin, du couple *χάσμα γῆς - ὀμφαλός*. La construction des paysages catabatiques, parce qu'il faut bien parler de construction, est loin d'être anodine. Elle prend sa source dans une lecture des paysages et de la topographie du monde grec. Leurs caractères exceptionnels amènent, à partir de cette lecture autoptique, à construire un environnement structurant pour le mythe selon un schéma normé, mettant en scène des éléments extraordinaires. Le paysage devient alors le symbole même de la *catabase*. Ainsi, descendre dans le sein de la terre, jusqu'aux Enfers, dans le repère de Grendel, consulter Trophonios ou l'oracle de Delphes, n'est pas comme ouvrir une simple porte et la franchir. C'est tout un parcours qui s'impose au dieu, au héros, au fidèle à l'intérieur d'un environnement sur-naturel dans la force des éléments mis en œuvre où

53. Beowulf, 1408-1417 et 1492-1514.

descendre signifie avant tout s'enfoncer, jusqu'à basculer de l'autre côté du miroir, vers ce « monde à l'envers » cher au baroque allemand.

Yann LECLERC
Ausonius (UMR 5607)
Université Bordeaux-Montaigne
yanristophane@yahoo.fr

Bibliographie

- P. AMANDRY (1950) : *La mantique apollinienne à Delphes. Essai sur le fonctionnement de l'oracle*, Paris.
- A. BALLABRIGA (1986) : *Le Soleil et le Tartare. L'image mythique du monde en Grèce*, Paris.
- Marie-Claire BEAULIEU « Ulysse et l'Hadès brumeux : catapse et anabase dans l'*Odyssee* », *LEC* 83 (2015), p. 101-115.
- P. BONNECHÈRE (1998) : « La scène d'initiation des *Nuées* d'Aristophane et Trophonios : nouvelles lumières sur le culte lébadéen », *REG* 111, p. 436-480.
- P. BONNECHÈRE (2003) : *Trophonios de Lébadée. Cultes et mythes d'une cité béotienne au miroir de la mentalité antique*, Leiden.
- P. BRUNEL (1974) : *L'évocation des morts et la descente aux Enfers. Homère - Virgile - Dante - Claudel*, Paris.
- Catherine COUSIN (2012) : *Le monde des morts, espaces et paysages de l'au-delà dans l'imaginaire grec d'Homère à la fin du 5^e s.*, Paris.
- G. DUMÉZIL (2000) : « Niord, Northus et le folklore scandinave des génies de la mer », dans *Mythes et dieux de la Scandinavie ancienne*. Édition établie et préfacée par Fr.-X. DILLMANN (Bibliothèque des sciences humaines), Paris, p. 121-138.
- M. ELIADE (1974), *Traité d'histoire des religions*, vol. 2, Paris.
- Y. LECLERC (2010) : *Grottes, couloirs et adyta – l'espace souterrain dans les sanctuaires du monde grec antique*, vol. 3. Thèse de doctorat, Bordeaux.
- Y. LECLERC (2014) : « L'autre des Nymphes de Quintus de Smyrne et le *nekyomanteion* d'Héraclée du Pont – réexamen des sources », *REA* 116, p. 61-82.
- A. MOTTE (1973) : *Prairies et jardins de la Grèce antique. De la religion à la philosophie* (Académie de Belgique. Mémoire de la Classe des Lettres. Coll. in-8°, 2^e sér., LXI, 5), Bruxelles.
- A. OPPÉ (1904) : « The Chasm at Delphi », *JHS* 24, p. 214-240.
- F. QUANTIN (1992) : « Gaia oraculaire : tradition et réalités », *Métis* 7, p. 177-199.
- F. QUANTIN, E. FOUACHE (1996) : « L'entrée des enfers de Thesprôtie : du mythe à la recherche d'une rationalité », *Arob@se* 1, s. p.
- A. SCHACHTER (1967) : « A Boeotian Cult Type », *BICS* 14, p. 1-16.